

# RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

**Liberté. — Egalité. — Fraternité.**

*D<sup>r</sup> Duchêne  
de Givron.*



CITOYENS ET FRÈRES,

Je cède aux sollicitations d'un grand nombre de mes compatriotes qui me pressent de quitter mes occupations pour me vouer à la défense de vos droits, des grands intérêts de la France et de l'humanité. Cette tâche est bien séduisante, puisqu'il s'agit de travailler au bonheur de mes frères; mais elle est bien lourde, bien difficile à remplir, et c'est parce que j'en ai sondé toute la profondeur, que j'en ai compris toute la gravité que j'ai hésité jusqu'à présent à accepter cet honneur. Cependant l'amour de mon pays vient de triompher de mes hésitations; je me rends à leurs instances; et, si je ne peux répondre de mes lumières, je puis répondre au moins de mon zèle et de mon dévouement pour ma patrie. Depuis longtemps ma profession de médecin m'a mis dans le cas d'être le témoin journalier des misères de mes frères, d'en gémir, et a disposé mon esprit à la recherche des moyens d'y porter remède.

Comme il importe que nous nous entendions bien, afin que je ne représente que vos volontés, voici comment je comprends cet important mandat :

La Révolution de 89 a renversé la féodalité ancienne; elle a été remplacée par le gouvernement de la bourgeoisie, seule classe qui fût alors en état de gouverner, grâce à l'ignorance dans laquelle on avait tenu le peuple; aussi, malgré les efforts gigantesques de ces hommes prodigieux de 93, le peuple dut succomber et succomba de nouveau à une tyrannie *moins dure peut-être*, mais qu'il devait renverser encore, puisque c'était une tyrannie. Et en effet, si le malheureux paysan n'était plus attaché à la glèbe, il était exploité par l'usure, ruiné par les impôts. Si le pauvre ouvrier n'était plus l'esclave des maîtrises, des jurandes, des corporations, il subissait le despotisme non moins dur de la faim; car cette prétendue liberté qu'on faisait briller à ses yeux aboutissait toujours à le forcer d'accepter les conditions de celui qui pouvait attendre le plus longtemps, c'est-à-dire du riche. Dans cette lutte entre le pauvre et le riche, le pauvre n'avait pas même l'avantage de l'union avec ses compagnons d'infortune, car la concurrence les divisait, et les obligeait à subir toutes les conditions imposées par la nécessité de nourrir et lui et sa famille; et quand il avait résisté pendant un certain nombre d'années à toutes les souffrances d'une semblable existence, pouvait-il espérer au moins obtenir la tranquillité et le pain nécessaires à sa vieillesse. Non, misère pendant sa jeunesse, misère pendant la force de son âge, misère pour ses vieux jours; voilà qu'elle était sa destinée!!

Et ce riche, ce capitaliste qui lui faisait un sort si dur, était-il, pouvait-il être lui-même bien heureux?... La banqueroute n'était-elle pas le souci de tous ses jours? La faillite n'était-elle pas sa préoccupation constante? La chute, d'autant plus terrible qu'elle se faisait de plus haut, n'était-elle pas comme l'épée de Damoclès, toujours suspendue sur sa tête? Et puis, n'entendait-il pas sans cesse à ses oreilles, les murmures de ses frères malheureux, qui lui reprochaient leur misère?...

Si tel est le tableau de votre industrie, tableau que je n'ai fait qu'ébaucher, si c'est là que vous vous êtes arrêtés après cinquante ans de révolution, trouverez-vous étonnant que je veuille marcher en avant, que je demande à changer un état de chose aussi immoral, aussi anti-fraternel!

Oui, je veux faire tous mes efforts pour le changer, et voici ce que je demande :

Je demande :

La liberté, l'égalité et la fraternité.

Mais ce ne sont pas là des mots que je me borne à inscrire sur un drapeau, je veux les réaliser, et voici comment je comprends leur réalisation :

Je demande l'association, et par-là j'entends celle qui est basée sur le libre concours des associés, capitalistes et travailleurs ; sans cette association, vous verrez se reconstituer le régime que vous venez de renverser et se continuer en industrie et en politique l'exploitation de l'homme par l'homme.

De l'association découle le bien-être, c'est-à-dire la satisfaction de tous les besoins de la société actuelle et l'éducation de l'enfance, impossible aujourd'hui, puisque le père ne peut nourrir sa famille sans forcer ses enfants à partager ses travaux aussitôt que leurs membres sont assez forts pour les soutenir.

Ainsi disparaîtront la MISÈRE et l'IGNORANCE, ces deux grandes plaies de tous les temps.

Je demande l'association, pour assurer au travailleur une rétribution équitable. Le régime du salaire conduit au prolétariat, qui n'est qu'un reste d'esclavage : nous devons l'abolir et le remplacer par la participation aux bénéfices réalisés.

Je demande l'existence assurée aux vieillards, aux infirmes, aux victimes du travail, aux invalides de la paix, tandis que la société actuelle n'a pensé encore qu'aux invalides de la guerre.

Je demande la hiérarchie réglée par l'élection dans toutes les branches, et basée uniquement sur le mérite et la capacité.

En un mot, sans l'association point de liberté, point d'égalité, point de fraternité possibles.

Point de liberté, car nos législateurs ont oublié la première de toutes : celle de vivre en travaillant.

Point de liberté, parce que l'association seule peut empêcher l'antagonisme du travail et du capital, et l'oppression de l'un par l'autre.

Point d'égalité, parce que l'association seule garantit à chacun l'exercice de ses droits imprescriptibles; car vous aurez beau mettre dans vos chartes menteuses que tous les Français sont égaux devant la loi, il n'y aura point d'égalité quand certains hommes disposeront du capital et de tous les instruments de travail, et que les autres n'auront rien.

Mais la fraternité surtout ne sera qu'une devise mensongère, tant que vous n'aurez pas réunis et associés les intérêts, tant que le riche ne sera pas associé avec le pauvre, tant que la concurrence excitera fabricants contre fabricants, boutiquiers contre boutiquiers, travailleurs contre travailleurs; enfin, tant que tous les membres de la même patrie et de l'humanité ne travailleront pas tous dans un but commun au bonheur de tous.

C'est ainsi que je comprends la réalisation de la devise républicaine.

Citoyens, voilà ma profession de foi.

Vive la République qui nous donne les moyens de la réaliser!

**DUCHÈNE,**

Docteur-médecin, de Givors.

